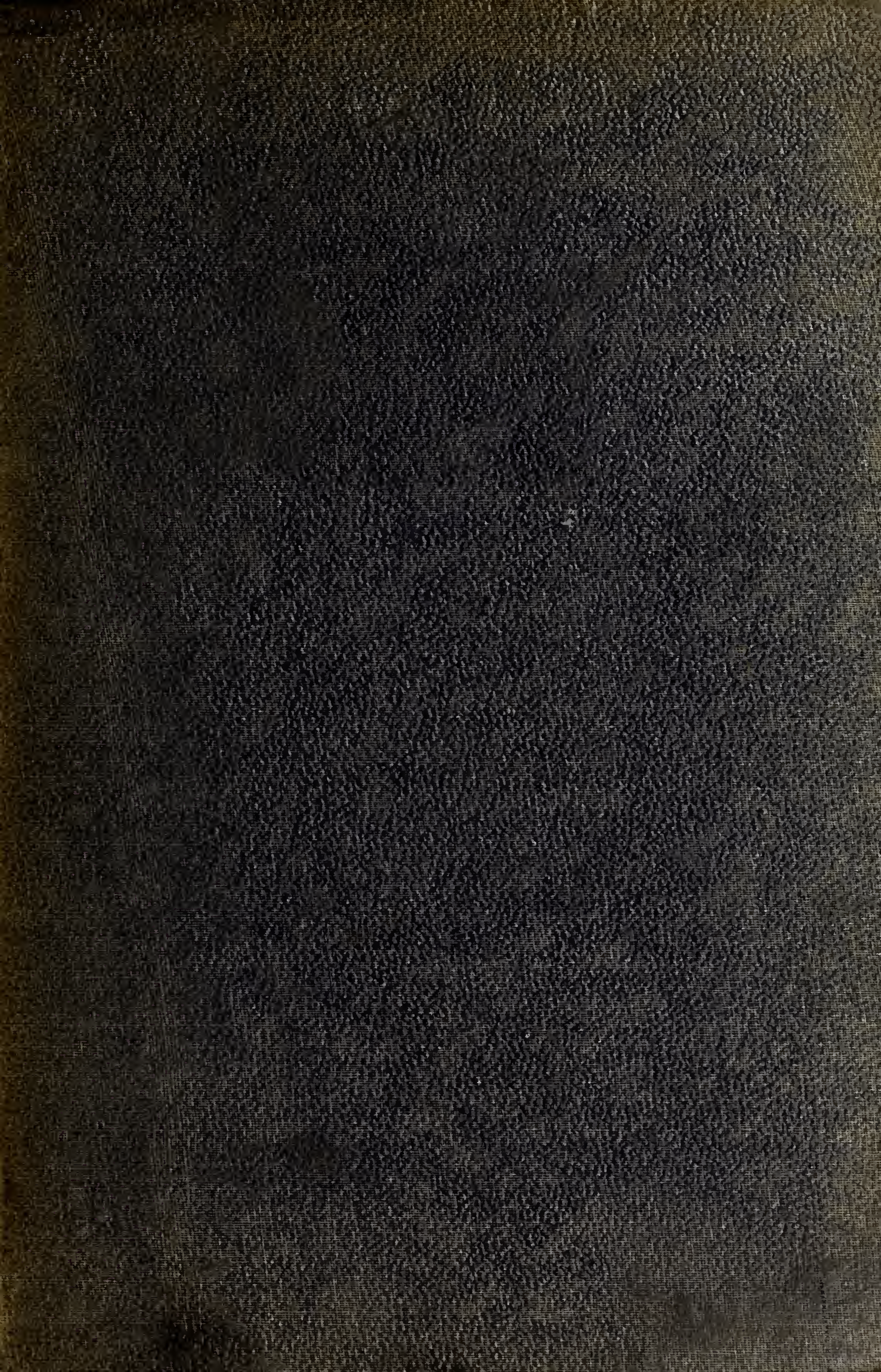


John Maddock Crawley.
from W. S. C.

Ellis K. Waterhouse.

CHOIX
DES TABLEAUX
LES PLUS CAPITAUX
DE LA RARE ET PRÉCIEUSE COLLECTION

Recueillie dans l'Espagne et dans l'Italie,

PAR M. LEBRUN,

DANS LES ANNÉES 1807 ET 1808.

CHOIX
DES TABLEAUX
LES PLUS CAPITAUX
DE LA RARE ET PRÉCIEUSE COLLECTION

Recueillie dans l'Espagne et dans l'Italie,

PAR M. LEBRUN,

DANS LES ANNÉES 1807 ET 1808.

Après avoir exposé à la vue du public l'ensemble de cette Collection, qui a été généralement admirée, M. Lebrun n'a rien voulu vendre séparément, malgré les offres connues qui lui ont été faites. Il s'est donc déterminé à faire une première Vente, en réservant tout ce qu'elle offrait d'extraordinaire pour une seconde Vente, soit en totalité, soit en détail. C'est ce choix qu'on trouve dans ce volume, réduit à quarante-deux Tableaux, dont deux ne sont pas gravés, savoir un Portrait de Femme, par *Mengs*, et une Tête de Jeune Fille, par *Schidone*.

M. Lebrun vendra particulièrement les deux admirables Cartons d'*Annibal Carache*, le Martyre de Saint Pierre, du *Calabrois*, et le Philoctète, par M. *Fabre*, qui ne font point partie des quarante-deux Tableaux ci-dessus énoncés, et dont on trouve les gravures dans ce volume.

Avril 1810.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Lorsque j'entrepris le long voyage pendant lequel j'ai formé cette Collection, je n'avais d'abord d'autre intention que l'étude de divers peintres inconnus en France et dans beaucoup d'autres pays. La plupart des historiens, s'étant toujours abandonnés à l'admiration de leurs compatriotes, se sont aussi laissé entraîner à des éloges exagérés, et si parfaitement conformes, qu'en les lisant séparément il semble que le pays de chacun d'eux ait produit les plus grands artistes. La plupart des pays où fleurirent les arts ont eu leurs historiens qui, pour grossir leurs ouvrages et illustrer le règne de leur souverain, ont recherché tout ce qui portait le nom de peintre, et ont surpris l'admiration des connaisseurs médiocres ou des amateurs crédules.

Occupé depuis long-temps d'un grand

ouvrage sur la peinture, je me trouvais arrêté à chaque pas, et je m'applaudis de ne pas être allé plus avant sur parole. Qu'aurais-je alors offert à mes lecteurs ? ce qu'ils ont lu et relu. En un mot, une compilation sous mon nom, ou tout au moins des réflexions hasardées.

Je voulus voir et connaître par moi-même, examiner surtout ce qui a pu échapper à mes recherches et se dérober à mes yeux. J'allai en Espagne, et je n'ai rien oublié sur ma route. J'entrai dans ce royaume par Barcelonne, et j'en suis sorti par Bayonne. L'Espagne est une mine de richesse de l'art, formée de toutes les écoles.

Mon admiration me donna bientôt le desir d'arracher à l'oubli plusieurs maîtres célèbres qui sont inconnus de tout ce qui n'est pas l'Espagne ; mais de grands obstacles s'opposaient à mes projets : 1.° il est défendu de laisser sortir des tableaux des maîtres espagnols (1). 2.° Les collections sont pres-

(1) Je fus reçu professeur de la royale académie de Saint-Carlos, à Valence, sur quelques compositions et morceaux que j'exécutai pendant mon séjour. Ce titre me donna des privilèges et le droit, comme artiste, d'acquérir des tableaux ; néanmoins deux ordres du roi

que toutes substituées, et périssent par ignorance. 3.° Les couvens possèdent beaucoup de tableaux ; mais ils s'en détachent difficilement, et les offres immenses qu'on leur a souvent faites rendent les acquisitions presque impossibles.

Dans mon voyage, j'ai jeté sur le papier des notes sur tout ce que renferme ce pays; et, si mes occupations me le per-

firent enlever mes caisses de chez moi. Mais comme, en ma qualité de Français, l'on avait violé à mon égard l'article 34 du traité secret, je dus à la haute et vigilante protection de S. E. M. de Bauharnois, la restitution de mes tableaux.

Dans tous les temps, et quelque part qu'elle existe, cette prohibition entraînera après elle plus d'un inconvénient pour les arts et pour les artistes.

N'est-ce point un malheur pour un artiste, après avoir acquis des talens dignes de l'admiration de l'Europe, de voir ses ouvrages, et avec eux sa gloire concentrés dans le pays souvent le moins éclairé pour les arts ? De quelles richesses un gouvernement ne se prive-t-il pas en interdisant un échange mutuel et commercial ! La gloire immortelle du Poussin n'est-elle pas dans tout l'univers ? Celle des Raphael, des Titiens, etc., etc. est connue partout. Mais il convenait à un régime inquisiteur de faire des lois qui pussent étouffer la renommée des artistes, leur première et plus noble récompense. C'est à la libre entrée et sortie des monumens des arts que l'on doit les richesses et les connaissances qui distinguent si éminemment la France.

mettent, je publierai un voyage pittoresque de l'Espagne.

Le midi de la France n'attirait pas moins ma curiosité. Les monumens antiques, les musées, les cabinets des amateurs, tout a été l'objet de mes recherches. J'ai trouvé à Marseille le chef-d'œuvre de Carle Dujardin, tableau resté depuis quatre-vingts ans dans la même maison. Je passai à Gênes; de là j'ai parcouru toute l'Italie de ville en ville, et fait une description nouvelle de tout ce qu'elle renferme de richesses. Bientôt, avec les soins du Gouvernement, les principales villes de l'Italie auront des musées (1), et il ne se trouvera plus de tableaux disponibles pour les cabinets. Cette vérité m'a tellement frappé, que je n'ai pas hésité à me procurer des fonds considérables pour acquérir tout ce qui se trouverait à ma discrétion.

En publiant cet ouvrage, en expos[ant] les tableaux que j'ai réunis, j'étendra[i] gloire de leurs auteurs, et les artistes viva[ns]

(1) Il n'en est pas une seule qui ne posssède des monumens inappréciables de l'art, et des artistes estimables qui, seuls, exciteraient à faire le voyage.

m'auront peut-être quelque obligation de leur avoir mis sous les yeux des productions qu'ils ne connaissaient pas, et dans lesquelles se manifestent les belles inspirations du génie et les ressources variées de l'art. Les amateurs auront ce recueil pour comparer, voir, étudier et reconnaître si tel tableau qu'on leur dit de tel maître ressemble à celui dont ils pourront le rapprocher; ils verront si ce n'est qu'une copie qu'on leur présente par l'étude qu'ils feront des originaux.

Au reste, je n'étonnerai point mes lecteurs par ces pompeux éloges dont le but est toujours d'exciter la curiosité, et le plus souvent d'abuser l'œil. Ici les tableaux sont gravés pour que l'on puisse juger de leur composition. Ils seront exposés, et par conséquent on pourra prononcer sur leur *faire*. en servant les amateurs, je serai peut-être aussi utile aux artistes; leur génie pourra s'enflammer à la vue de productions qui leur rappelleront les beaux siècles passés, et les animeront du desir de faire rivaliser, avec ceux de Périclès, de Léon X, de Médicis, de François I, de Louis XIV, celui

de Napoléon le Grand, qui déjà offre, lui seul, plus d'artistes habiles que l'on en a vu sous plusieurs règnes (1).

Mon livre contient un extrait abrégé des événemens de la vie des peintres, une idée de leurs progrès, le nom des maîtres qui les ont dirigés ou qui les ont adoptés, et de ceux qu'ils ont formés; une description des couleurs de ces tableaux, les temps où ils ont été peints, les palais, maisons d'où ils sortent. Ne pouvant, malgré mon amour pour l'art, garder une Collection dont la valeur excède mes facultés, je suis forcé de la vendre, et je la céderai en totalité ou en grande partie, si j'en trouve une offre raisonnable. Je préviens au surplus que je n'attacherai à chacun des objets que le prix au cours du commerce.

La révolution a détruit en grande partie les cabinets des amateurs : il s'en forme sans doute d'une rare beauté; mais les occasions manquent aux acquéreurs; je leur en présente une, puisque je réunis les chefs-d'œuvre des principales écoles dans tous les genres, et dont les principaux sont de

(1) Voyez le dernier Salon publié par M. Landon.

Raphael, Jules Romain, André del Sarte, Fra Bartholomé, de Vinci, Sébastien del Piombo, Titien, Corrège, Louis et Annibal Carache, Dominicain, Cavedone, Parmesan, Schedone, le Guide, l'Espagnolet, Murillos, Velasques, Alonzo Cano, Clodio Coello, Salvator Rosa, le Poussin, le Guaspre, Claude Lorrain; or tous ces maîtres ne se trouvent plus que dans les Musées. On verra en outre des Vandick et des Téniers du premier ordre, un Carle Dujardin, auquel je n'ai rien vu de comparable dans aucune Galerie, Musée ou collection; des Rembrandt de la plus grande beauté; des G. de Lairesse, etc.

Il me tarde d'inviter les amateurs à venir voir ces tableaux (1), à en juger par eux-mêmes, et à consulter tous ceux qui sont en état de prononcer sur leur mérite. Ils sont tous originaux, je l'affirme et le garantis, ainsi que la plupart de leur beau faire. J'ose dire que cette collection fera époque dans les arts, et qu'on se la rappelera long-temps.

(1) Les rentoilages et la confection des bordures s'y opposent encore.

Si les traits ne sont pas gravés avec toute la perfection dont ils étaient susceptibles, c'est que j'étais pressé d'en faire jouir le public, et mon but d'ailleurs n'était que de donner une idée des compositions et de leur variété.

ÉCOLE FLORENTINE.

1240.

C'est à cette première Ecole du monde moderne qu'est due la renaissance des arts. Léonard de Vinci peut et doit être regardé comme le plus grand homme de la Peinture, et le premier. En effet, rien de ce qui l'avoit précédé n'a pu lui servir : son génie a tout créé ; il a été le flambeau de ses successeurs et la gloire de sa patrie.

Cette Ecole est encore aujourd'hui une des plus distinguées de l'Europe, et semble, par ses habiles Peintres, Sculpteurs et Graveurs, briller d'un nouvel éclat, sous la protection de l'illustre Princesse, sœur de Napoléon-le-Grand.

Les tableaux que j'ai réunis de cette Ecole sont de

Ecole Florentine.

N°. 2. Florence 1445.



Leonard **DE VINCI**, P.xit

hauteur 15 pouces ½, largeur 12 pouces ½, sur Bois.

1810. Sale. 3,600 frs. Chevalier.

bt. Sir Thomas Baring.

Ld. Northbrook no. 189. Sold before 1929.

LÉONARD DE VINCI,

LIONARDO DE VINCI,

?Ld. Northbrook.

Né dans le château de Vinci, près Florence, en 1452, est mort en 1519, à 67 ans.

Elève d'André Verrochio.

Ce peintre immortel peut être regardé à juste titre comme le plus rare génie et l'un des plus grands maîtres qui aient existé. Il a tout créé, tout inventé; rien de ce qui l'avait précédé n'a pu lui servir; mais il a servi à tous ceux qui sont venus après lui. Est-il rien de plus grand, de mieux pensé que la Cène qu'il exécuta à Milan? Quel choix dans les caractères! quel style élevé dans sa couleur, et souvent quelle richesse de clair-obscur! Il était l'un des plus savans anatomistes et grand mathématicien, architecte, sculpteur, chimiste: il créa des bases invariables pour la peinture et la géométrie, qui sont restées les meilleures jusqu'à nos jours. Le duc Sforce fonda une académie à Milan, dont de Vinci fut le chef. Il accompagna le duc Julien de Médicis au couronnement de Léon X. Il fut enfin appelé en France par François I.er, qui le combla d'honneurs et de bienveillance, et le vit expirer dans ses bras à Fontainebleau, à l'âge de 67 ans (1).

(1) M. le chevalier Ménageot a fait sur sa mort un très-beau tableau qui est gravé: il enleva la palme au Salon, et sera transmis à la postérité par les belles tapisseries qu'on exécute aux Gobelins.

Les ouvrages de Léonard de Vinci sont très-rares. Il cherchait la plus grande perfection. Son activité et son vaste génie le portait à étudier une foule de choses qu'il ne quittait que lorsqu'il les savait en maître. Il se consacra aussi à tant d'arts et de sciences différentes, qu'il n'existe qu'un très-petit nombre d'ouvrages de lui. De là vient qu'aujourd'hui l'on se contente des copies faites par Salaino ou Salai, Bernardino Luini, ou Lovini, César de Sesto, Antoine Bottraffio, Marci Uggioni, Paolo Lomazzo, et que souvent les tableaux de ces habiles maîtres ont pris le nom de Vinci.

J'avoue que, cherchant avec soin des originaux dans mes voyages, j'ai été surpris du peu que j'en ai vu; encore en est-il qui, regardés comme tels, jouissent d'une grande réputation, et me semblent douteux.

Le buste que l'on voit est d'un caractère admirable, c'est le seul tableau que j'aie pu acquérir à Milan. Son justaucorps est pourpre, et le manteau rouge. J'ai fait diminuer la planche des deux tiers, pour diminuer la masse de vers qui rongeait le bois (1).

(1) C'est le seul parti qu'il y avait à prendre pour conserver la Transfiguration de Raphael. Dans plusieurs assemblées tenues à ce sujet, j'avais établi cet avis; mais, dans une dernière, il fut rejeté à la majorité d'une voix, et les vers rongent le chef-d'œuvre de la peinture, et le feront périr.

Le Musée et l'Espagne possèdent les plus parfaits ouvrages de Léonard de Vinci. L'Angleterre en a aussi de très-beaux, notamment le Sauveur tenant un globe : il est sur toile, ce qui est une rareté, et se voit dans la collection de M. Angostinne, dans Pall-Mall, à Londres.

(in the Miles coll. at Leigh Court. ?)

Ecole Florentine.

N.° 11. *Cortone 1596.*



PIETRO BERETINI dit Pietre de Cortone, *P.xit*

hauteur 16 pouces ½, largeur 13 pouces ½, sur Cuivre.

1810 Sale. bt. in 1,700 frs.

bt Sir Thomas Baring - Ld Northbrook, no. 170. Sold before 1927.



PIETRO DA CORTONA, P.^{xit}

hauteur 36 pouces ½, largeur 50 pouces, sur Toile.

H. Sir Thomas Baring
Ld. Northbrook no. 172. Sold before 1929.

1870 Sale: 1,250frs. Pilonis

PIÈTRE DE CORTONE,

Le chevalier PIETRO BERETINI, detto PIETRO DA CORTONA.

Né à Cortone en 1596, mort à Rome en 1669, âgé de 73 ans.

Elève d'André Comodi, et à Rome de Baccio Carpi.

Les chefs-d'œuvre des grands maîtres lui eurent bientôt appris les secrets de son art. Il les étudia en homme de génie, et s'éleva rapidement à l'immortalité. Habile architecte, il fit bâtir des églises, des palais, des tombeaux, des chapelles, notamment le portique de l'église de la Paix, qui lui valut l'ordre de chevalier de l'Eperon d'or qui lui fut donné, attaché à une très-belle chaîne en or, par Alexandre VII. Son vaste génie suffisait à tout.

L'on admire à juste titre le plafond du palais Barberini, qui est le plus grand morceau de peinture qui existe. Quelle magnificence de génie! comme tout est lié avec goût! comme les stucs et ornemens sont heureusement conçus! Quelle grace et quel charme dans les mouvemens! La couleur de Piètre de Cortone est brillante comme la nature, et les yeux jouissent de tout l'éclat du ciel. Il a été aussi étonnant dans ses tableaux de chevalet que les peintres qui s'en sont tenus à ce genre; aussi l'a-t-on appelé *Corona Pittori*, la Couronne des Peintres.

Voyez le Vatican, voyez-y toutes ses coupoles pour les églises de Rome, ses palais, son tableau de Laban qui cherche ses dieux, que j'achetai à la vente du prince de Conti 36,001 liv., et qui fut acheté le même prix pour Louis XVI à la vente que je fis en 1784 pour le comte de Vaudreuil; voyez ceux de l'hôtel de Penthièvre, lesquels maintenant sont tous au Musée.

Il est extraordinaire que ce maître ait trouvé quelques détracteurs modernes; je réponds à leurs censures par les travaux que je viens de citer, par le jugement des Dominicain, Nicolas Poussin, ses contemporains, et tant d'autres hommes célèbres et éclairés dans les arts, qui, pendant 190 années, lui ont maintenu la réputation justement méritée qu'il a acquise. Toujours occupé de grands travaux, ses tableaux de chevalet sont fort rares : dans les deux que je présente, l'un offre la Crêche : c'est un effet de nuit où toute la lumière part du Sauveur. Cette admirable production provient d'un des palais de Rome. L'autre représente un Saint Jérôme; c'est un de ses ouvrages les plus soignés et les plus précieux : il provient de la collection du palais Ricardi à Florence.

N.º 14. Ecole Florentine. *Florence 1616.*



CARLO DOLCE, P.xit

hauteur 20 pouces ½, largeur 17 pouces, sur Toile.

Bt. Sir Thomas Baring
Ld Northbrook no. 177. Sale 12 Dec 1919 (121)
to Art Collectors' Assn. 23 gns

CARLO DOLCI,

Né à Florence en 1616, mort dans la même ville en 1686, âgé de 70 ans.

Elève de Vignali.

On nous a laissé peu de détails sur la vie de cet habile maître, qui a peint l'histoire et le portrait avec un égal succès. Il fut appelé à Vienne pour y peindre l'impératrice. On a de lui peu de grandes compositions. La plus considérable que j'aie vue offre le martyre de Saint André, possédé par le marquis de Gezini, figures en pied de petite proportion. En général, il peignait des figures de proportion naturelle à mi-corps. Il y en a trois dans la galerie de Dresde; plusieurs chez le roi d'Angleterre; la Vierge et l'Enfant-Jésus chez lord Clêves; le palais Ricardi à Florence en possédait huit. Les quatre que je vais citer sortent de cette belle collection.

Dolci a été un des grands imitateurs de la nature; il ne faisait rien sans la consulter. Habile coloriste, il joignait à ce don l'exécution la plus belle, la plus finie et la plus admirable que l'on puisse voir; il répandait sur ses ouvrages cette candeur et cette chasteté analogue aux sujets qu'il a si habilement rendus.

Le Musée et l'Impératrice possèdent quelques-

uns de ses ouvrages, qui sont très-rares et très-recherchés.

ÉLÈVES,

Alexandre Lomi,
Bartholomé Mancini,
Agnès Dolci sa fille.

Les quatre tableaux dont j'ai parlé représentent :

1.° L'Assomption de la Vierge; 3,010 fr. Maurice
2.° Le Christ portant sa croix;
3.° Saint Louis de Bavière, 5,320 fr. Martin
Et 4.° une Tête de Vierge qui ne se trouve pas gravée.

ÉCOLE VÉNITIENNE.

1426.

VENISE, la deuxième Ecole, a été, pour la couleur, la première du monde; tous ses illustres artistes se sont montrés dignes de soutenir cette gloire; et c'est encore dans cette Ecole que tous les grands maîtres de l'Europe ont été acquérir ces grands moyens qui ont donné la vie à tout ce qu'ils ont représenté. Que seroit cet art sublime sans la magie des effets, et cette richesse de teintes que le temps altère toujours trop, la froide représentation d'un bas-relief? Les Vénitiens, pénétrés de cette éternelle vérité, en ont fait une des bases nécessaires de la peinture, et ont été véritablement peintres. C'est par ce choix heureux et épuré de la couleur que leurs chefs-d'œuvre peuvent être placés à côté de la nature sans y perdre; il me suffira, pour le prouver, de nommer le Titien, lui qui a le plus satisfait à toutes les conditions de cet art.

Aujourd'hui, cette Ecole est entièrement éteinte.

Les tableaux que j'ai réunis de cette Ecole sont de

	Pages.	Planches.
JEAN BELLIN..........	29	15.
TITIEN..............	31	16, 17, 18.
GIORGION............	35	19, 20.
SÉBASTIEN DEL PIOMBO..	37	21, 22.
JEAN DE UDINE........	41	23.
JACQUES BASSAN.......	43	24, 25.
TINTORET.............	45	26, 27.
PAUL VÉRONÈSE........	47	28, 29.
PADOUANINO...........	49	30.
PALME-LE-VIEUX.......	51	31.
PALME-LE-JEUNE.......	53	32.
ALEXANDRE VÉRONÈSE...	55	33, 34, 35.
JEAN-BAPTISTE PIAZETTA.	57	36.
JEAN-BAPTISTE TIEPOLO..	59	37, 38.
ANTOINE CANALETTI....	61	39.



Jean **BELLIN** il Signai Joannes Bellinus, P.xit

hauteur 35 pouces, largeur 27 pouces, sur Bois.

bt. Esnard. 1,001 fs. ? bt. in
bt by Sir Thomas Baring: sold 1823 to Mr. Holford.
W. Coningham sold 1845. bt Sir Thomas Baring.

JEAN BELLIN,

Ld. Northbrook. Duveen. R. H. Booth Duveen.

GIOVANI BELLINO,

Parut à Venise en 1400, et mourut dans la même ville à l'âge de 90 ans.

Cet artiste, imitateur de la nature, qu'il copiait avec scrupule, tira l'art de la barbarie dans laquelle il était. Il fut le premier qui peignit à l'huile; il eut donc la gloire d'être le fondateur d'une école célèbre par l'éclat de son coloris, qui a servi de modèle aux autres écoles de l'Europe.

La gloire de Bellin s'accrut à un tel point, que Mahomet II le demanda au sénat de Venise, qui l'envoya à Constantinople. Ce prince le combla d'honneurs, et lui offrit tout ce qu'il pourrait desirer. Bellin refusa tout, et se contenta de demander une lettre pour sa république. Ainsi il fit le sacrifice de son intérêt à sa patrie; aussi le sénat, en reconnaissance, lui assigna une pension considérable sur l'état. Sur la fin de sa carrière, il ne fit plus que des portraits.

Ses ouvrages sont remarquables par une grande vérité et par une belle couleur. Ils sont devenus très-rares, surtout comme tableaux de cabinet. Bellin est recommandable encore pour avoir été le maître des plus grands peintres qui aient existé.

Ses élèves sont,

Le Georgion,
Titien,
Del Piombo,
F. Bassan,
Jacques de la Montagne,
Rondinel de Ravennes,
Benoît Loda de Trevisan.

Le tableau ici gravé représentant la Vierge et l'Enfant vient d'une ancienne galerie de tableaux que j'ai achetés à Venise. Il se trouve signé de sa propre main :

Du peintre JOANNES BELLINUS.



TITIEN ou TIZIANO VECELLIO, *P.xit*

hauteur 38 pouces, largeur 30 pouces, sur Toile.

Bt. Lerocher. 1,100fs.
Holford. 1843
Agnew. N.Y. 1928.

Bt by Sir T. Baring [illegible] 1823

TIZIANO VECELLI DA CADORE dit Titien Vecellio, P.^xit

hauteur 60 pouces, largeur 73 pouces, sur Toile. (reversed.)

Sir Thomas Baring
sold to
Ld. Taunton. 1843: Munich (publ. as Cariani. by
Baldass. Vienna Jahrbuch 1924) acq. 1923.

TITIEN DE VECELLI,

OU TIZIANO VECELLIO DA CADORE,

Né à Cadore, dans le Frioul, en 1477, mort de la peste, à Venise, en 1576, à l'âge de 99 ans;

Elève d'abord de Gentil Bellin, et ensuite de Jean Bellin son frère, et du Georgion.

Ce grand peintre marchait si rapidement à la perfection de l'art, que le Georgion, se voyant surpassé par lui, en devint jaloux, et le renvoya.

Après avoir fait quelques portraits, le sénat lui accorda un office de trois cents écus de revenu.

Sa réputation s'étendit bientôt dans toute l'Europe : les souverains voulurent être peints par lui. Il fit donc le portrait de Paul III, lorsqu'il était à Ferrare. Il se rendit à Urbin pour y peindre le duc et la duchesse de cette principauté, et ensuite de celui de Soliman II, empereur des Turcs, ainsi que ceux de François I, de Charles-Quint et de plusieurs doges et papes. Le Titien ayant reçu l'ordre d'aller en Espagne pour faire un troisième portrait de Charles-Quint, et peindre Philippe, roi d'Espagne, l'empereur l'honora à Barcelone du titre de comte Palatin, en 1552, lui donna une pension très-considérable sur la chambre de Naples, le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques à

Bruxelles, établi ses deux fils, et le mit parmi les officiers qui l'accompagnaient dans ses marches.

Il l'envoya à Inspruck pour faire les portraits du roi et de la reine des Romains. Un jour le Titien, étant à peindre, laissa tomber un pinceau en présence de Charles-Quint, qui le ramassa. Le Titien se confondait en remercîmens, lorsque ce prince lui dit: *Le Titien méritait d'être servi par César.* Tant de marques de bienveillance lui suscitèrent des jaloux à la cour, surtout parmi ces êtres nuls qui ne savent que ramper auprès des grands. Le prince s'en étant aperçu dit: *Je puis faire des ducs et des comtes; mais il n'y a que Dieu qui puisse faire un Titien.*

Après cinq années de séjour en Allemagne, le Titien retourna à Venise comblé d'honneurs et de richesses. Recherché, aimé et apprécié de tout le monde, jamais carrière n'a été plus brillante que la sienne, jamais talent ne fut plus digne de l'accueil qu'il obtint. Il est honteux pour la république de Venise, qui a déployé tant de magnificence dans les tombeaux érigés à des doges, etc., etc., de n'en avoir pas élevé un au plus grand peintre du monde. Il faut aller chercher une mesquine petite plaque sous laquelle il repose.

C'est à Canova qu'il faudrait commander ce monument: *un autre fera le sien en regard de*

celui du Titien, et Venise aura la gloire d'avoir honoré la mémoire du plus grand peintre et du plus grand sculpteur auxquels elle a donné le jour.

Le Titien a imité la belle nature : il a peint les femmes avec ces agrémens, cette grace qui les caractérisent; ses compositions sont sages, simples et vraies; ses caractères sont admirables. Il ne faut pas attribuer à son manque de génie les répétitions qu'il a faites, mais aux demandes particulières et au bruit que faisait chaque chef-d'œuvre sorti de son pinceau. Savant paysagiste, il l'a traité en homme de génie; les plans, clairs et faciles, sont décorés de belles fabriques, d'un large feuillé et de riches plantes. Ses portraits sont des figures animées et vivantes; c'est à lui qu'on peut appliquer le mot, *la toile respire.* Ses premiers ouvrages sont autant de chefs-d'œuvre. Saint Pierre, jacobin, martyr, est le *nec plus ultrà* de la peinture. Quelle chaleur dans la composition de cette terrible scène! quelle force! quelle correction dans le dessin ! Existe-t-il rien de plus noble et de plus fier pour l'expression? Quels beaux jets dans les plis! quelle grace céleste dans les anges, et quel pompeux feuillage où le soleil semble percer la toile ! J'ose le dire, rien n'égale ce tableau ; car, indépendamment de ces beautés particulières, quel coloris!... celui du Titien, c'est tout dire.

Suivant Vasari, il eut peu d'élèves, parmi lesquels il remarque

Jean Fiamingo, qui n'est point Calvart Fiamingo,
Le chevalier Paris Bordone,
Frédéric Zustris, dit Lambert.

J'offre ici plusieurs ouvrages de ce grand maître : la Sainte-Famille, saint Antoine et autres figures, dans un magnifique paysage, présentent la réunion de tous les genres que le Titien a traités. Ce tableau est exécuté dans le passage à sa seconde manière : c'est un de ces magnifiques et importans ouvrages que l'on ne peut rencontrer que par des évènemens extraordinaires, et une fois dans sa vie. Il vient de Rome.

Munich 1175

J'ai le portrait d'un commandeur de Calatrava, vu jusqu'aux genoux, de grandeur naturelle. Ce tableau ferme et hardi est un de ses plus parfaits ouvrages, faits dans sa première manière, et un chef-d'œuvre.

Le Fauconnier est encore de son passage à sa seconde manière.



F.çois SEBASTIANO DEL PIOMBO, P.xit

hauteur 36 pouces largeur 40 pouces, sur Bois.

SÉBASTIEN DEL PIOMBO,

connu aussi sous le nom de FRA SEBASTIANO, ou de SÉBASTIEN DE VENISE,

Né à Venise en 1485;

Elève de Jean Bellin et du Giorgion.

Entré chez ce dernier maître, il prit avec facilité le ton de sa couleur, et fit des tableaux qui passèrent pour être de lui.

Il alla à Rome, où bientôt il étudia le savant Michel-Ange. Les contours fermes et arrêtés de ce grand maître, les hautes conceptions de ce vaste génie le mirent au rang des plus habiles peintres qui aient existé. Michel-Ange vit avec plaisir la facilité avec laquelle il profitait de ses conseils, et se plut souvent à lui composer et dessiner ses tableaux, qu'il exécutait avec toute la force et l'harmonie vénitienne. Plusieurs sont terminés comme les beaux ouvrages de Léonard de Vinci. Michel-Ange, capable d'apprécier ce grand talent, n'hésita pas, d'après la jalousie, dit-on, qu'il conçut contre Raphael, à le faire lutter contre lui. Il était persuadé de la force et de la couleur de notre artiste, et lui composa et dessina son tableau. Sébastien del Piombo exécuta donc ce projet dans le tableau qu'il fit pour la ville de Narbonne, représentant le Lazare ressuscité, lequel était dans la galerie d'Orléans,

dont j'étais le peintre et le directeur, et qui est maintenant dans la magnifique collection de M. *Angostinne*. Sans doute la Transfiguration eut l'avantage ; mais le chef-d'œuvre de Sébastien del Piombo réunit tant de beautés que, s'il fût resté à Rome, le Poussin l'eût classé sans doute parmi ceux que son rare génie a si bien étudiés et appréciés.

Malheureusement pour l'art, le goût mobile de Sébastien del Piombo l'empêcha d'en terminer beaucoup, et il en a laissé un grand nombre imparfaits.

Il se plaisait à peindre le portrait; et, quoiqu'il ait beaucoup travaillé en ce genre, ils sont néanmoins très-rares.

Il peignit le premier à l'huile sur la muraille, au moyen d'un mastic composé de poix et de chaux vive dont il l'enduisait.

Ce fut à Saint-Piètre in Motorio qu'il représenta dans une niche la Flagellation de Notre-Seigneur et tous ses accessoires. Cet ouvrage admirable mit le comble à sa gloire.

Il avait été musicien dans sa jeunesse, et devint poète sur la fin de sa vie, lorsque le pape lui eût donné l'office de la marque du plomb, dont il tira son surnom.

Il n'eut qu'un disciple, nommé Tomazo Laurati, Sicilien.

Les œuvres de ce maître sont de la plus grande rareté.

Le tableau que j'ai fait graver ici offre *la composition de Michel-Ange et ses contours*, la couleur et le fini harmonieux des plus parfaits ouvrages de Léonard de Vinci. Je ne crains pas de dire que c'est un des premiers chefs-d'œuvre de l'art : il sort de la magnifique collection du sénateur Cambiaso à Gênes ; et ce n'est qu'avec beaucoup de peines que j'ai pu obtenir qu'il me le cédât.

Les cinq petites figures que j'ai fait graver ne sont faites que d'après une esquisse ; mais c'est pour conserver à l'art le génie et le style admirables de Sébastien del Piombo que je les ai recueillies : c'est un petit morceau propre aux grands artistes et aux grands connaisseurs.



PAUL VERONESE PAOLO CALIARI, P.xit

hauteur 49 pouces, largeur 38 pouces, sur Toile.

D. of Lucca etc sale (Phillips) 5 June 1851
as "a Polish Nobleman".

PAUL CALIARI VÉRONÈSE,

Né à Vérone en 1532, mort à Venise en 1588, âgé de 56 ans;

Elève de Badile, son oncle.

Il vint à Venise, où ses talens lui valurent une chaîne d'or. Il alla à Rome, où les statues antiques et les ouvrages de Raphael lui firent faire de tels progrès, qu'à son retour à Venise il fut créé chevalier de St.-Marc.

Le Guide disait que, s'il avait eu à choisir parmi les peintres, il aurait voulu être Paul Véronèse, attendu qu'il était plus près de la nature qu'aucun d'eux. L'abondance de ses compositions, la majesté et la magnificence qu'il savait y introduire, les belles lignes et les riches épisodes, tout y fait illusion, tout y brille de son propre éclat. Le jour, l'air et la lumière sont répandus partout sans nuire à l'ensemble général; tout surprend, tout étonne; c'est la magie théâtrale de la peinture dans sa toute-puissance. Les personnages sont vivans, le sang circule dans leurs veines. Les costumes adoptés par Paul Véronèse lui ont attiré de justes reproches. Ses défauts sur ce point sont rachetés par tant de beautés que d'autres n'ont pas, qu'il faut oublier les premiers, et savoir jouir d'un des plus grands maîtres et des plus féconds génies de l'art.

Il eut pour élèves ses deux fils, qui ont suivi sa manière, et qui ont terminé les ouvrages qu'il avait laissés imparfaits.

Les deux planches que j'offre sont :

1.° Le Christ qui porte sa croix;

2.° Le portrait d'un célèbre antiquaire. Sur ce portrait on lit une inscription.

Cette belle production peut servir de pendant au beau portrait du Titien, et en est digne sous divers rapports.

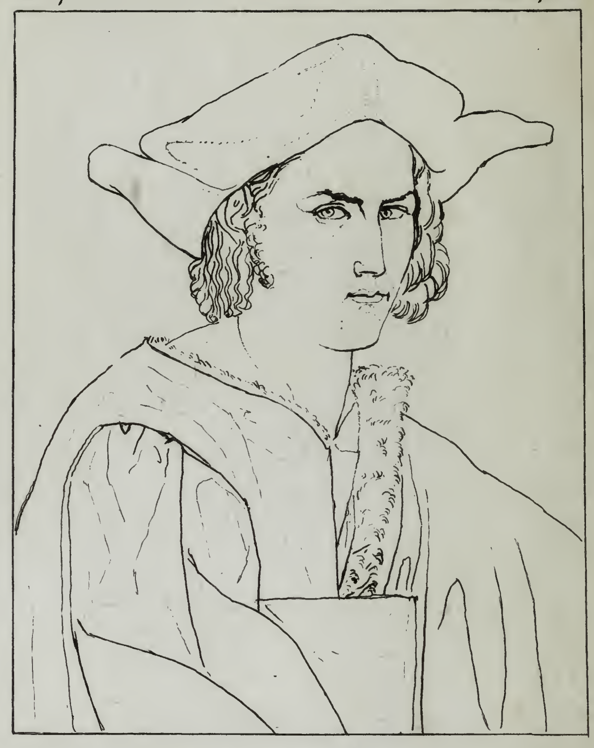
ECOLE ROMAINE.

1446.

CETTE Ecole, regardée comme la plus célèbre, ne doit son illustration qu'à très-peu d'artistes, Raphael et Jules-Romain. La sagesse des compositions de Raphael, la pureté et l'élégance de son dessin, le choix exquis de ses draperies, la grace et le charme de son exécution, en ont fait le premier peintre du monde. Cette Ecole, quoique environnée des richesses de l'antiquité, n'a pu relever son ancienne splendeur.

Les tableaux que j'ai réunis de cette Ecole sont de

N°. 40. Ecole Romaine. *Urbino 1483.*



Franciabigio

RAPHAËL, P.xit

hauteur 19 pouces, largeur 15 pouces, sur Bois.

reversed

RAPHAEL,

RAFFAELLO SANZIO DA URBINO

Né à Urbino, le vendredi saint, en 1483, et mort pareil jour en 1520, à 37 ans;

Elève de Pierre Perugin.

Dirai-je sur ce rare génie ce que mille auteurs ont déjà dit? détaillerai-je ses immenses travaux dans l'espace de vingt-trois ans? Connu de toute l'Europe, à peine concevra-t-on ce que cet homme étonnant a imaginé et exécuté. Si l'on desire étendre ses connaissances et apprécier ses admirables conceptions, on peut recourir à l'ouvrage publié par M. Landon, *œuvre de Raphael*; rien de mieux rendu, de mieux décrit ni de plus intéressant. On peut aussi réunir les plus belles estampes, notamment celles de Marc-Antoine, où Raphael lui-même a tracé les contours et mis le cachet de la perfection.

Ses élèves sont,

Jules Romain,
J. François Penni, dit il Fattore,
Polidor,
Maturin,
Perrin,
Pelegrin de Modène,
Jean de Udine,
Raphael dal Colle,

Benevenuto dit Garofalo,
Timothée delle Vitte,
Ramenghi,
San-Giminiano.

Le portrait ci-joint porte une toque et un vêtement noir se détachant sur un fond vert. Rien de plus grand pour les formes, de plus riche pour la couleur : il paraît que Raphael le peignit du temps de sa Vierge de Foulino, l'un de ses plus admirables ouvrages. Le bois ayant travaillé, j'aurais pu faire disparaître cet effet du temps, en enlevant la peinture, mais elle tient bien sur son fond, et j'ai préféré conserver au tableau son intégrité.

Il vient de la collection des Médicis, et sort du palais Ricardi à Florence.



GIULIO PIPPI dit JULES ROMAIN, *P.xit*

hauteur 39 pouces, largeur 29 pouces ½, sur Bois.

Bt by Sir Thomas Baring

Ld Northbrook 215 a P del Vaga. Stiller Coll. 1525

JULES-ROMAIN,

GIULIO PIPPI, detto GIULIO ROMANO,

Né à Rome en 1492, et mort à Mantoue en 1546, à l'âge de 54 ans;

Elève de Raphael.

Ce rare génie, rempli de feu et d'imagination, fut bientôt apprécié de Raphael, qui en fit son meilleur ami, et l'associa à ses aimables conceptions : souvent il est confondu avec son maître. Amant passionné de l'antique, il devint un des plus zélés antiquaires; il fut habile architecte et ingénieur. C'est en allant voir Mantoue que l'on sera à même de le juger : cette ville fut fortifiée par lui; et le palais, élevé sur ses dessins, est enrichi de stucs et de peintures, qui tous offrent des sujets ingénieux et exécutés d'une manière admirable : c'est là qu'il termina sa carrière.

Ses élèves sont,

Tomaso Parerello de Cortone,
Raphael del Colle,
Le Primatice,
Benedetto Pagani,
Jean de Lione,
J. B. et Rineldo de Mantoue,
Bartolomeo di Cartiglioni,
Théodoro Chisi,
Figurmo da Faenza,
Fermo Guisoni.

La Vierge et l'Enfant, ici représentés, forment un de ses plus beaux ouvrages, et digne de Raphael. Les deux autres groupes d'enfans sont d'une couleur plus claire, et d'un faire moins terminé, et doivent, pour l'effet, occuper une place un peu élevée.

Rien de plus rare aujourd'hui que les tableaux de chevalet de ce peintre. La Vierge provient de la riche et immense collection du sénateur Cambasio à Gênes.

Les deux autres du palais Ricardi à Florence.

N.º 51. Ecole Romaine. Rome 1613.



GUASPRE DUGHET surnommé LE POUSSIN, P.xit
Et figures par Philippe Lauri.
hauteur 19 pouces, largeur 24 pouces, sur Toile,

N°. 50. Ecole Romaine. *Rome 1613.*



GUASPRE DUGHET sur-nommé LE POUSSIN, *P.xit*

hauteur 19 pouces, largeur 24 pouces ½, sur Toile.

GUASPRE DUGHET sur-nommé Le Poussin, *et figures de* N.las Poussin, *P.xit*

hauteur 54 pouces, largeur 81 pouces, sur Toile.

GASPARD DUGHET, dit POUSSIN,

ou

LE GUASPRE,

Né à Rome en 1613, mort à Rome en 1675, âgé de 62 ans;

Elève de Nicolas Poussin.

Il était fils de Jacques Dughet, Parisien, qui s'était établi à Rome, et dont Nicolas Poussin épousa la fille : ce qui lui a fait prendre le nom de son beau-frère et de son maître.

Le Poussin l'engagea à quitter les figures pour se consacrer entièrement au paysage. Alors il loua quatre maisons, afin de dessiner continuellement d'après nature. Deux étaient situées sur des hauteurs de Rome, une troisième à Tivoli, et la quatrième à Frescati. Il acquit une grande facilité; il peignait à la gouache et à l'huile, et faisait souvent un tableau par jour. Le poussin se plaisait à orner ses paysages de figures. Il ne sera pas inutile de remarquer qu'il a successivement changé de manière, comme Nicolas son frère, au point qu'il est souvent difficile de distinguer si tel tableau est de l'une ou de l'autre. Il a voulu aussi quelquefois se rapprocher de Claude le Lorrain, et est devenu plus étudié et plus vrai. Il a animé ses sites par des coups de vent et des orages; ils sont toujours d'un beau

choix. Aussi est-il à juste titre regardé comme un des plus grands maîtres de ce genre.

Ses élèves sont ,

Crescentius de Onofrius ,
Jacques de Rooster de Malines,
Vicentio.

Nous offrons sept paysages de différens temps, dont plusieurs sont enrichis de figures par Nicolas Poussin. Les quatre plus grands viennent de la collection du palais Ricardi, où ils étaient regardés comme de Nicolas Poussin.

ÉCOLE LOMBARDE.

1450.

Cette Ecole, qui date presque de l'Ecole romaine, a été, sans comparaison avec aucune autre, la plus féconde en grands maîtres de l'art. Le génie du Corrège, ce peintre inimitable, les chefs-d'œuvre des Polidor, Parmesan, Louis, Augustin et Annibal Carache, de Schidone, du Guide, du Cavedon, de l'Albane, de Tiarini, du sublime Dominicain, du Guerchin, de Crespi et de Jean-Paul Pannini, sont autant de preuves irréfragables de leur docte habileté.

Cette Ecole est véritablement celle de la grace; elle a su prendre de l'Ecole romaine le caractère grand, majestueux, en évitant son austère sévérité; et de l'Ecole vénitienne la couleur du Titien, qu'elle a rendue magique et enchanteresse.

Cette Ecole, malgré de si beaux modèles et une académie bien tenue, n'offre plus rien aujourd'hui digne de ses aïeux.

Les tableaux que j'ai réunis de cette Ecole sont de

Nº. 62. Ecole Lombarde. *Coreggio 1494.*





ANTOINE ALLEGRI dit LE CORÉGE, *P.xit*

hauteur 12 pouces ½, largeur 9 pouces, sur Bois.

bt. Langlier. 3,301 frs.



ANTOINE ALLEGRI dit LE CORÉGE, P.^{xit}

hauteur 39 pouces ½, largeur 35 pouces ½ sur Toile.

! Fr. Rondani.

Cook coll. Richmond

Cook.

ANTOINE CORRÈGE.

ANTONIO ALLEGRI, detto LO CORREGGIO,

Né à Correggio, dans le Modénois, en 1494, mort à Correggio en 1534, âgé de 40 ans.

On est assez incertain sur ses maîtres. Son vrai nom était Antoine Allegri. La nature, en le créant, l'avait fait peintre, et c'est en l'étudiant sans cesse qu'il parvint à un degré de perfection inimitable. Son génie sut réunir toutes les parties d'un art dont les plus pénibles études ont souvent été infructueuses pour le plus grand nombre, et cela sans sortir de son pays, sans avoir pu admirer les chefs-d'œuvre de l'antiquité, source intarissable de beautés et d'études où puisa si heureusement le divin Raphaël; sans avoir vu Venise, cette ville qui a donné le jour à tant de grands hommes, qui presque en naissant posa les bases de la belle couleur. Il fut un peintre du premier ordre, et joignit à cette qualité celle d'architecte habile et de mathématicien savant. Qui le croirait pourtant, que, malgré ses connaissances très-étendues et ses rares talens, il termina son illustre carrière dans le besoin?

Le Corrège avait senti sa force en admirant un ouvrage de Raphaël, il dit : *Auche io son pittore; et moi aussi je suis peintre.* Il était original, abondant et facile dans ses compositions,

Il peignit les raccourcis à faire illusion. Ses groupes et ses figures ont une grace et une tournure qui n'appartiennent qu'à lui. Je suis tenté de croire que les ouvrages de Léonard de Vinci lui ont inspiré cette candeur et ce sourire aimable qu'il a su donner à ses têtes de femmes. Il a su prendre la nature dans cette souplesse et ce moelleux qui leur prête tant de charmes. Quelle force et quelle fierté n'a-t-il pas montrées dans ses figures d'apôtres ! ses anges dans ses compositions religieuses ont un vol vraiment aérien.

Sa couleur est parfaite comme la nature ; aussi Jules Romain disait-il, que les carnations du Corrège était si fraîches, que ce n'était pas de la peinture, mais de la chair. Il a surpassé le Titien dans le relief et dans la perspective aérienne : initié dans les secrets de l'harmonie, il figurait les plus grandes saillies par ces teintes d'une qualité plus ou moins diaphane, dont la richesse nous enchante. Tous ces contours ne sont détachés que par le fondu et le moelleux de l'air qui circule à l'entour. Ses savans raccourcis, regardés par les Grecs comme la plus grande difficulté de l'art (1), ont, par son sublime talent, été portés au plus haut degré de perfection. Tous les grands maîtres l'ont étudié ; tous ont cherché à l'imiter, mais personne ne l'a surpassé. Le chevalier Mengs, parmi les modernes, a

(1) Voyez *Pline*, livre XXXV., chap. 10.

cherché à l'imiter ; et M. Prudon avec son propre génie nous rappelle ce grand maître.

Il eut pour élève,

Bernardo Soiaro.

Le Musée Napoléon possède la plus admirable partie de ses ouvrages, justement admirés et recherchés, et qui n'ont aucun prix lorsque l'on peut en rencontrer ; je suis assez heureux pour en offrir ici plusieurs.

Le saint Jérôme et l'Ange sont un chef-d'œuvre de ce maître où l'on trouve tout ce qui distingue son rare talent. J'ai encore deux têtes, l'une de sainte Agnès ou de sainte Catherine, dont le caractère et l'harmonie douce sont enchanteurs ; l'autre, plus coloriée, représente une tête d'ange.

Enfin j'en offrirai une représentant le Christ mort ; ce sont les restes d'un chef-d'œuvre qui a souffert dans les mains de l'ignorance, mais qui est toujours précieux par la rareté et le sentiment admirable qu'on y trouve.

?2? Lee. (the same design)



JÉRÔME MAZZUOLI, P.xit

hauteur 26 pouces, largeur 20 pouces. sur Bois.

Bt. Sir Thomas Baring.
(This picture was somehow destroyed)
cf. Northbrook Cat. p. 211



F.çois MAZZUOLI dit le PARMESAN, P.xit

hauteur 22 pouces ½, largeur 17 pouces, sur Bois.

H. Dilons. 1,170 fs.

FRANÇOIS PARMESAN,

FRANCESCO MAZZUOLI, detto IL PARMEGIANINO,

Né à Parme, en 1504, mort dans la même ville en 1540, âgé de 36 ans.

Les historiens ne nous apprennent pas quel fut son maître; mais, dès l'âge de seize ans, il fit des ouvrages qui lui méritèrent des suffrages. A vingt ans, il exposa trois de ses tableaux qui étonnèrent les plus habiles peintres.

Clément VII, sur sa réputation, le choisit pour peindre la salle des papes. Né avec un goût élégant et pur, il ne produisait rien sans y répandre un charme infini; ce qui le fit surnommer *Raffaëllino*, le petit Raphael. Il a très-peu fait d'ouvrages, quoiqu'il peignît avec facilité; mais il s'occupait de la chimie, et a gravé à l'eau forte nombre de pièces justement admirées et recherchées. Il réussit parfaitement à graver aussi dans la manière du dessin avec deux planches, au noir et au blanc.

On rapporte que, lors du sac de Rome en 1527, il était occupé à travailler tranquillement. On le fit prisonnier, et il fut obligé de payer sa rançon.

Il eut pour élèves,

Jérôme Mazzuoli,
Cacianemi, gentilhomme polonais,
Batiste de Parme, sculpteur.

Le Saint-Jean l'Evangéliste que j'ai fait graver ici tient aux belles conceptions de Raphael

Le second tableau, représentant Circé, est un ouvrage terminé à la manière du Corrège.

Le troisième, représentant la Madelaine portant les parfums qu'elle doit répandre sur les pieds de Notre-Seigneur, est de Jérôme Mazzuoli.



LOUIS CARACHE, *P.xit*

hauteur 30 pouces ½, largeur 24 pouces ½ sur Toile.

H. Langlier. 515 fr.

N.° 73. Ecole Lombarde. *Bologne 1555.*



LOUIS CARACHE, P.xit

hauteur 36 pouces ½, largeur 32 pouces, sur Toile.

H. Sir Thomas Baring.
Ld. Northbrook ... Sale 12 Dec. 1919. (117)
to Carroll, 17 gns.



LOUIS CARACHE, *P.^xit*

hauteur 15 pouces ½, largeur 11 pouces ½, sur Cuivre.

Sir Thomas Baring.
Ld Northbrook, no. 162. Sale, 12 Dec. 1919 (118).
bt. Colnaghi, 35 gns.

bt. Langlier. 2801 livres (frs?)

LOUIS CARACHE, P.xit

hauteur 44 pouces, largeur 65 pouces, sur Toile.

LOUIS CARACHE,

LUDOVICO CARACCI,

Né à Bologne en 1555, mort dans la même ville en 1619, âgé de 64 ans;

Elève de Prospère Fontana, et de Dominique Passigniani.

Florence fixa d'abord les études de ce grand maître, qui les continua à Parme, à Mantoue et à Venise.

A son retour à Bologne, il montra combien il avait su mettre à profit tous les chefs-d'œuvre qu'il avait vus, et en fit lui-même de si admirables, qu'on le regarda comme le plus célèbre de la ville. Il en bannit le mauvais goût qui y régnait, et établit avec Annibal et Augustin Carache, ses cousins, une académie qui devint la plus célèbre de l'Italie, en dépit de la jalousie de ses confrères.

Sa renommée parvint à Rome. Le cardinal Farnèse le fit demander pour peindre la galerie de son palais. Attaché à son pays, il refusa, et envoya son cousin Annibal à sa place.

Cet homme, l'un des plus grands maîtres de l'art, et fondateur de l'une des plus belles écoles de l'Italie, avait un génie facile et abondant: son dessin est rempli de finesse, de grace et de correction. L'antique et le Corrège étaient ses guides. Sa couleur n'a pas de crudité; elle est

au contraire harmonieuse. Il a changé plusieurs fois de manière. Sur la fin de sa vie, il a peint sur des toiles brunes, qui ont poussé et influé sur le coloris de ses ouvrages. C'est un tort dont il faut prévenir tous les artistes qui peignent au premier coup. Tels sont le Transport du corps de la Vierge, et son pendant, tableaux immenses qui sont au Musée Napoléon. Le chevalier Rainolds, dans ses discours à l'académie de Londres, recommande Louis Carache à l'étude des jeunes artistes.

Il eut pour élèves,

Annibal Carache,
Francesco Brizio,
Luca Massari,
Luiggi Valesio,
Lorenzo Garbieri,
Alessandro Albini.

On voit ici une série d'ouvrages de ses différens temps, savoir :

1.° Un Satyre qui présente des fruits à une nymphe : c'est un de ses plus beaux ouvrages.

2.° Bethsabée au bain, tableau d'une grace *Correggesque.*

3.° Le Christ porté au cercueil par Joseph d'Arimatie, tableau de la plus grande finesse, et dont l'effet est digne du Schidone.

4.° Un Rosaire, figure de grandeur naturelle à mi-corps.

5.° Le Denier de César, ouvrage tenant à son caractère mâle et fier, quoique plein de cette grace dont il était pénétré.

6.° Le Christ mort soutenu sur les genoux de la Vierge, et visité par deux anges plongés dans la douleur et l'étonnement.

Il y a encore une Tête de S. Charles Borromée, étude plus forte que la nature, qui offre toute la beauté et le grand style de ce premier maître de l'art. Le peu d'intérêt que donne une seule tête m'a empêché d'en donner le trait.



ANNIBAL CARACHE, *delinéav.t*

hauteur 74 pouces, largeur 149 pouces.

N. G.



ANNIBAL CARACHE, *Delinéav*[t].

hauteur 74 pouces, largeur 149 pouces.

N. G.



ANNIBAL CARACHE, P.xit

hauteur 14 pouces, largeur 10 pouces, sur Cuivre.

Ecole Lombarde.



Barthelemy SCHIDONE ou Bartolomeo Schidone, P.xit

hauteur 14 pouces, largeur 17 pouces, sur Bois.

ANNIBAL CARACHE,

ANNIBALE CARACCI,

Né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609, âgé de 49 ans,

Elève de Louis Carache, son cousin.

Il prit pour modèle Michel-Ange, Raphael et le Parmesan ; il étudia la grace du Corrège et la riche couleur du Titien ; ce furent ses maîtres de prédilection, dont Louis lui avait appris à connaître toutes les beautés.

Bientôt il fit admirer son rare talent. Il mit le sceau à sa réputation par une suite de sujets et d'ouvrages variés, où il a su réunir l'élévation et la force avec la grace, la finesse et la légèreté. Tout ce qui est sorti de son génie fécond est aussi admirable pour la richesse de la composition que pour l'harmonie de la couleur : elle est telle sa couleur, que ses superbes fresques ont l'air d'avoir été, tout récemment, peintes à l'huile

La sordide avarice d'un Espagnol, nommé don Jean de Castro, détermina le cardinal Farnèse, sur l'esprit duquel il avait beaucoup de pouvoir, à ne payer les ouvrages immenses faits par ce maître dans sa galerie, que cinq cents écus d'or. Cette parcimonie, qu'Annibal Carache regarda comme un mépris, lui occasionna une maladie de langueur dont il mourut.

Il eut pour élèves,

Antoine Carache,
L'Albane,
Le Guide,
Le Dominicain,
Lanfranc,
Innocenzo Tauoni,
Pietro Facini,
Leoneo Spada,
Gio Batista Viola,
Jacques Cavedone,
Le Sehidone,
Antonio-Maria Pamio,
Sisto Badalocchio,
Jean-Francesco-Grimaldi Bolognèse,
Et Pierre-Paul Gobbo des Caraches.

J'offre ici deux des plus beaux morceaux du milieu de cette galerie, savoir : l'Aurore venant enlever le jeune Tithon ; l'autre le Triomphe de Vénus sur les eaux. Ce sont les cartons qui ont servi à l'exécution. Ces rares et admirables ouvrages sont dignes des premières galeries du monde, et précieux pour l'instruction et l'étude des artistes. Annibal s'y montre l'un des plus grands maîtres de l'art.

La troisième planche représente la Vierge en prière devant l'Enfant-Jésus, petit tableau d'un grand style et d'une belle touche.

Les quatrième et cinquième représentent deux paysages d'un site vrai et pittoresque. L'on ne peut rien voir de mieux touché ni du plus beau faire de ce maître; les figures sont admirables.

Ces tableaux de cabinets sont très-rares, lorsque la toile ne les a point obscurcis.

BARTHÉLEMI SCHIDONE,

BARTOLOMMEO SCHEDONE,

Né à Modène en 1560, mort à Parme en 1615, âgé de 55 ans;

Elève d'Annibal Carache.

Ce maître, après avoir appris les premiers élémens de son art dans la plus grande école de Bologne, s'attacha entièrement au Corrège dont il avait cherché à saisir la grace et la force. Il s'était fait cependant une manière qui lui était particulière, et qui est celle de ses derniers ouvrages. Peu de peintres ont, comme lui, profité des grands effets de la nature. Il les a rendus avec cette énergie qui est le cachet du vrai talent.

La vie orageuse d'un joueur le força souvent de quitter sa palette; ce qui fait que ses ouvrages sont de la plus grande rareté, et justement recherchés dans toute l'Europe. Il fut comblé de bienfaits de la part du duc *Rannucio* de Parme. Il travailla aussi pour Modène, Plaisance et autres villes d'Italie. Il mourut dans l'impuissance de pouvoir acquitter uue dette considérable de jeu.

L'on ne connaît pas ses élèves.

Le premier tableau, que l'on voit ici gravé, représente un Repos de la Sainte-Famille : il

offre la finesse, les graces et le charme du Corrège.

Le Saint-Jean dans le désert montrant le vrai Sauveur est de son faire piquant et vigoureux.

L'*Espérance* est de sa belle manière large, et de son plus beau style.

Celui des petits Amours offre cette exécution rapide, facile et gracieuse qui caractérise ses ouvrages.

N.º 94.. Ecole Lombarde. Modène 1577.

JACQUES CAVEDON, P.xit

hauteur 41 pouces, largeur 42 pouces, sur Toile.

JACQUES CAVEDONE, P.^xit^

hauteur 39 pouces, largeur 53 pouces, sur Toile.

JACQUES CAVEDON,

JACOPO CAVEDONE DA SASSUOLO,

Né à Sassuolo, dans le Modénois, en 1577, mort à Bologne en 1660, âgé de 83 ans,

Elève des Carache.

Le Cavedon sut s'élever en peu de temps à la hauteur des plus grands maîtres, notamment d'Annibal Carache, auquel on attribue plusieurs de ses tableaux. Les compositions de ce maître sont neuves et majestueuses. Son dessin mâle et savant, ses effets piquans, offrent toujours de grandes masses, tant de lignes que de belles parties de clairs et d'ombres. Sa touche est hardie et prononcée; toujours sûr de ce qu'il allait exécuter, tantôt inspiré par le Corrège ou par Raphael, il a su se faire une belle manière qui n'appartient qu'à lui. Les malheurs de sa famille et les années affaiblirent rapidement sa raison et son beau talent. Il mourut malheureux.

Les ouvrages de ce maître sont très-rares, principalement ses tableaux de chevalet

Le Musée ne possède de lui qu'un grand tableau, qui suffit à sa gloire et à l'honneur de l'École de Bologne.

Il eut pour élèves,

Son fils Ottavio Coradi,
Batista Cavazza,
Le Torri,
Le Sirani,
Le Borboni.

L'on voit ici Noé, Cham et Japhet, deux sujets de la chaste Suzanne, et une femme vue à mi-corps, que nous n'avons pas fait graver.

Ces tableaux sont d'une couleur et d'un effet admirables : ils proviennent d'une des belles galeries de Bologne.



DOMINIQUE ZAMPIERI dit LE DOMINIQUIN, *P.xit*

hauteur 47 pouces, largeur 34 pouces, sur Toile.

N°.106. · Ecole Lombarde. *Bologne.1581.*

DOMINIQUE ZAMPIERI dit LE DOMINIQUIN, *P.xit*

hauteur 40 pouces, largeur 55 pouces½, sur Toile.

Ecole Lombarde.

Later ascribed to Ricci.
Bt by Sir T. Baring
1877 given to Mr
Wm. Baring, Norman
Court.

DOMINIQUE ZAMPIERI dit LE DOMINIQUIN, P.xit

hauteur 40 pouces, largeur 55 pouces ½, sur Toile.

DOMINIQUE ZAMPIERRI, dit LE DOMINICAIN,

DOMENICO ZAMPIERRI, detto IL DOMENICHINO;

Né à Bologne en 1581, mort à Naples en 1641, âgé de 60 ans;

Elève de Denis Calvart et d'Annibal Carache.

Quelle gloire pour Bologne! quel triomphe pour l'art!

Le Dominicain, né de parens peu fortunés, fut pourtant destiné à la profession d'avocat; mais son goût dominant pour la peinture le fit entrer chez Denis Calvart, qui, l'ayant surpris à copier un dessin d'Annibal, dont il était bassement jaloux, le maltraita. L'Albane, qui l'avait pris en amitié, le plaça dans l'école des Carache. Le nom de Domenichino, qui est un diminutif de Domenico, lui fut donné à cause de sa grande jeunesse, et ce nom sera à jamais immortel.

Son caractère peu vif et ses études réfléchies ne donnèrent pas d'inquiétude à ses camarades, qui l'apellèrent le Bœuf; mais Annibal Carache, qui l'observait en maître, leur dit : que ce bœuf labourait un champ fertile. Il continua ses études sans faire attention aux sarcasmes de ses camarades, et en peu de temps il s'éleva au sublime. La réputation du Corrège et du Parmesan l'attira en Lombardie, où il ne put rester que six mois,

par l'attachement qu'il avait pour l'Albane, qu'il alla rejoindre à Rome, où il resta deux années chez lui, étant défrayé de tout.

Sa réputation commença à s'établir, et le prélat *Aguchi* lui fit faire plusieurs tableaux. Annibal Carache l'occupa à peindre plusieurs petits sujets dans la galerie Farnèse, afin de l'opposer au Guide, dont il était jaloux. Le cardinal Farnèse le chargea de peindre sa chapelle à *Grota Ferata*, à dix milles de Rome : il y a représenté la vie de S. Nil, abbé, en divers tableaux, qui sont autant de chefs-d'œuvre. Il fut encore apellé à peindre à Rome en concurrence avec le Guide, et lorsqu'il eut fait son admirable tableau de la Communion de S. Jérôme, qui ne lui fut payé que cinquante écus; tout le monde sait à quels moyens eut recours, pour lui faire enlever la palme, le maniéré Laufranc, qui, dans cette occasion, fit éclater toute la bassesse de sa jalousie. Mais l'inimitable génie du Poussin était là, il l'étudia, le contempla, et le proclama l'un des trois chefs-d'œuvre de l'art. Il les classa ainsi : Raphael, le Dominicain, et Daniel de Voltère.

Persécuté lâchement, il se retira à Bologne, où il se maria : sa femme lui servit constamment de modèle.

Enfin la justice parut lui être un moment rendue; Grégoire XV le déclara son premier peintre et architecte du Vatican.

L'envie et l'intrigue de plats courtisans lui préparèrent de nouveaux tourmens. Le pape vint à mourir, et il fut bientôt après dépossédé de sa place : c'est ainsi que l'on trompe les grands.

Le Dominicain abandonna Rome pour se rendre à Naples et y peindre la chapelle du Trésor, ouvrage que la crainte du poison fit abandonner au Guide, à Josepin et à Gessi. Ce fut alors que la cabale des peintres napolitains, qui ne voulaient pas que les étrangers vinssent leur enseigner leur art, le força, par mille intrigues, à partir secrètement de Naples, y laissant sa femme et sa fille, que le gouvernement retint. Cette considération et de vives sollicitations le firent consentir à y retourner, après un an de séjour à Rome. Mais le chagrin s'empara de lui, et quelques précautions qu'il prit contre ses ennemis, il succomba empoisonné. Ils le poursuivirent au tombeau; on alla jusqu'à faire abattre sa coupole, et faire restituer à sa fille vingt mille écus qu'il avait gagnés avec tant de peines. L'académie de Saint-Luc à Rome lui fit rendre des honneurs dignes de lui, et l'on prononça son oraison funèbre.

Telle fut la vie malheureuse d'un des plus grands peintres du monde. Sa composition est toujours pure; on n'y voit aucune figure inutile; l'expression dans chacune s'y fait remarquer par toutes les habitudes du corps : son dessin est souvent aussi pur que Raphael; sa manière de

draper est grande et du plus beau choix ; son paysage est précieux et piquant à la manière des Carache.

Que l'on se procure son œuvre publié par M. *Landon*, partout de la grace, de la beauté et de la vie. Plaignons ses malheurs, et admirons son courage.

Il eut pour élèves,

Andrea Camassei,
Antonio Barba Lunga de Messine,
Gio. Agnolo Canini,
Et Francesco Cozza, Sicilien.

J'offre ici, 1.° le Massacre des Innocens, tableau exécuté avec une chaleur étonnante.

2.° Les Vendeurs chassés du Temple, servant de pendant, sont d'une exécution plus calme ; c'est la nature, le sang juif absolument.

3.° La Vierge et l'Enfant sont les portraits de sa femme et de sa fille : c'est un rare chef-d'œuvre qui vient de Rome.

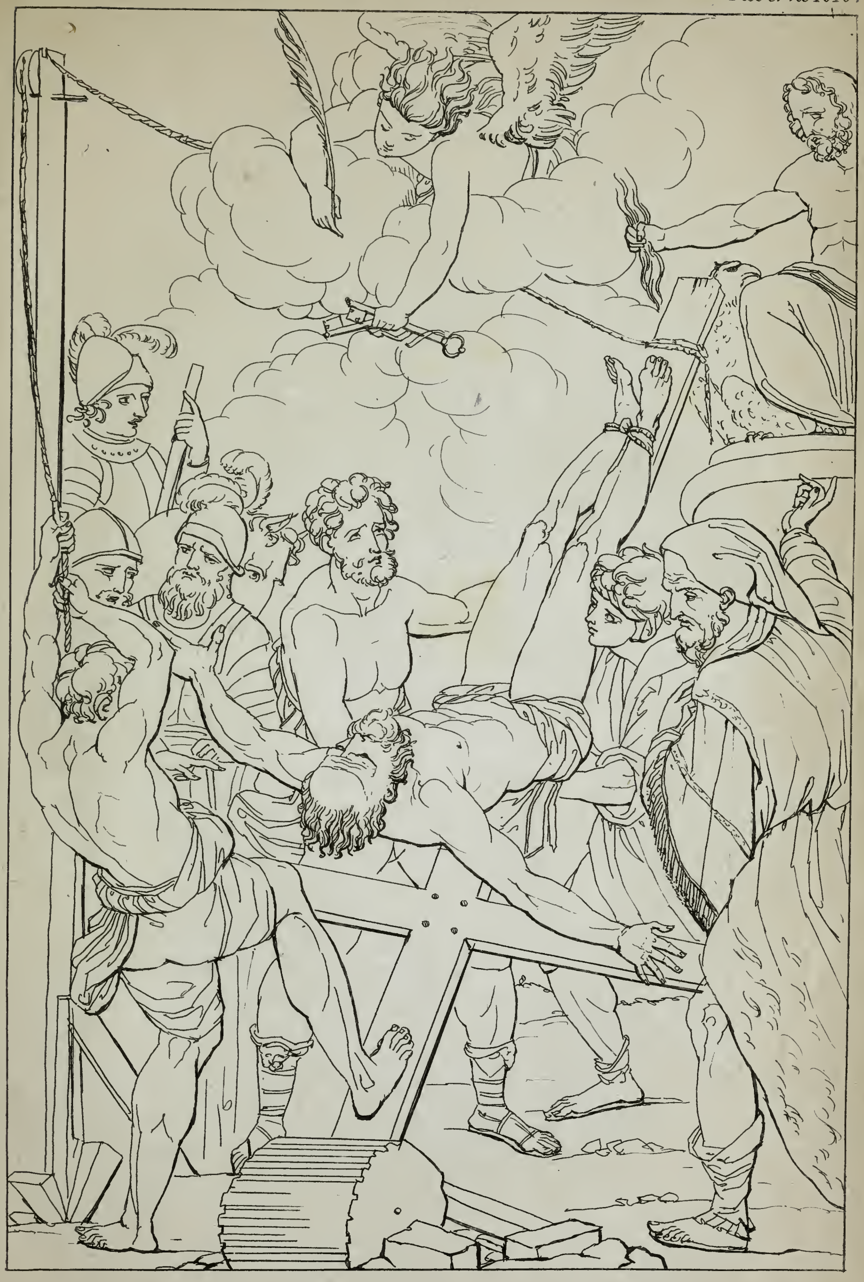
4.° Enfin deux Paysages ; ils sont des plus riches et des plus piquans que l'on puisse voir.

ÉCOLES NAPOLITAINE, GÉNOISE ET ESPAGNOLE.

Les écoles napolitaine et génoise n'ont produit qu'un petit nombre de maîtres célèbres. Toutes deux ont vu naître des artistes de génie et créateurs de leurs genres ; mais cette dernière a trop sacrifié la correction, et n'a pas tempéré par l'étude l'élan d'une trop bouillante ardeur.

L'école espagnole, long-temps ignorée, est plus considérable. C'est en Espagne même qu'il faut aller pour voir un grand nombre d'artistes célèbres, dont je n'ai pu, malgré mes desirs et mes soins, me procurer que quelques morceaux. En général, on doit regarder cette école comme une suite de l'école vénitienne, dont elle offre le génie et la couleur.

Les tableaux que j'ai réunis de ces trois écoles sont :



Le Ch.er MATTIA PRETI dit Le Ch.er CALABRESE, P.xit

hauteur 10 pieds ½, larg. 7 pieds 7 pouces, sur Toile.

Le chevalier MATHIA PRETI, surnommé LE CALABROIS.

Il cav. PRETI MATTIA, detto IL CALABRESE,

Né à Taverne en Calabre en 1613, mort à Malte en 1699, âgé de 86 ans.

Il fut élève de son frère, Gregorio, chef de l'académie de Saint-Luc à Rome, qui lui enseigna les premiers élémens de son art. Ses talens lui valurent l'accueil d'Urbin VIII, qui le fit chevalier. Il quitta Rome pour aller, à Bologne, étudier sous le Guerchin, et resta quinze ans dans son école; puis il se rendit à Venise, pour admirer les chefs-d'œuvre de cette école; à Gênes, pour le Cangiage; de là il vint en France pour voir les Vouet, Lesueur, Lebrun, Mignard, etc. La vue de la Galerie, en Flandre, le détermina à visiter cette contrée pour connaître Rubens; il voyagea aussi en Allemagne, et revint à Rome faire de nouvelles études. Peu de peintres ont autant voyagé que lui. Il était commandeur de Syracuse, et jouissant d'une grande fortune, il ne travaillait que pour secourir les pauvres.

Cet illustre artiste a été un très-grand peintre: ses compositions sont remplies de génie; son dessin est correct et savant; sa couleur est forte et harmonieuse, sa touche prononcée.

Il a eu pour élèves,

Le chevalier Domenico Viola,
Giuseppe Trombator,
Gio. Batista Caroliti,
Maltois,
Raimondo de Domenici,
Et Maria, sa sœur.

Le tableau, ici représenté, offre le Martyre de S. Pierre : il est connu par la grande estampe qu'en a gravée Desplace. Il se trouve dans le Recueil de la galerie d'Orléans, d'où il provient : c'est dire que c'est le plus beau que le Régent ait pu se procurer. Le musée n'en a pas; ils sont généralement très-rares : c'est une des belles productions de l'art.

N.° 123. Ecole Napolitaine. *Arenella près Naples 1615.*



SALVATOR ROSA, P.^{xit}

hauteur 27 pouces, largeur 36 pouces, sur Toile.



SALVATOR ROSA, P.^it

hauteur 25 pouces ¼, largeur 34 pouces, sur Toile.

Bt. in 2,400 fr.

Bt. by Sir T. Baring.
Ld Northbrook no 207

SALVATOR ROSA,

Né à Renella, près Naples, en 1615, mort à Rome en 1673, âgé de 58 ans;

Élève de Francesco Francanzano, son beau-frère, qu'il quitta pour suivre Joseph Ribera, avec lequel il alla à Rome.

Voici encore un génie qui a su se créer un talent et une manière toute particulière.

Cet artiste fit de tels progrès, que le grand duc lui demanda plusieurs tableaux, voulut l'avoir à sa cour, et lui donna une chaîne d'or avec son portrait. Après un séjour de neuf années à Naples, il retourna à Rome, où ses rares talens l'avaient mis dans la plus grande réputation.

Plusieurs souverains le firent demander; il préféra sa liberté à l'honorable servitude qu'ils lui offraient.

Salvator estimait tant ses ouvrages, que l'on ne pouvait en avoir que pour des prix excessifs. Grand peintre d'histoire et de batailles (1); cependant le paysage est sans contredit le genre où il est le plus parfait. Il avait une si grande facilité, qu'il faisait un tableau en un jour. La plupart de ses sujets sont presque toujours neufs (2); et s'il s'est rencontré avec quelques autres peintres dans ceux qu'il a traités, ce fut à son insu.

(1) Voyez au Musée, c'est la plus belle qui existe.
(2) Voyez au Musée, son Ombre de Samuel.

Il a gravé plusieurs de ses principaux ouvrages et une suite de soldats.

Il eut pour élèves,

Jean Grisolfi de Milan,
Marzio Masturzo,
Et Nicolas Massaro.

L'on voit ici quatre paysages, des Roches, une Campagne, une Marine, et un Désert. Ce dernier est un peu vigoureux, par la toile qui a poussé. Quant aux autres, la légèreté de leur feuillage, la fraîcheur de la couleur et leur belle exécution, les classent au rang des plus beaux ouvrages de ce maître. Deux proviennent de Naples, et les deux autres de Florence.



JOSEPH DE RIBERA, P.xit

hauteur 76 pouces ½, largeur 56 pouces ½, sur Toile.

JOSEPH RIBERA,

Il cavaliere GIUSEPPE RIBERA,

Né le 12 janvier 1589 (et non en 1593, comme plusieurs historiens l'ont écrit) dans la ville de Xatica, au royaume de Valence, mort à Naples en 1665, à l'âge de 76 ans ;

Elève de François Ribalta et du Caravagge.

Joseph Ribera vint très-jeune, avec toute sa famille, en Italie. Il entra dans l'école de Michel-Ange de Caravagge, et devint, en peu de temps, très-habile. Après la mort du Caravagge, il alla à Parme et à Modène étudier le Corrège, qu'il a beaucoup copié ; ce qui lui fit prendre une manière plus agréable et plus vraie, aulieu de la manière dure qu'il avait contractée chez le Caravagge. Rome possédait tant de grands peintres, que Ribera prit le parti d'aller se fixer à Naples, où il eut la honte d'avoir été un des persécuteurs de l'immortel Dominicain.

De la misère où il végéta long-temps il passa à l'aisance et à une grande fortune ; il avait une voiture, et sa femme un écuyer. Le pape le fit chevalier du Christ, et il fut reçu à l'académie de Rome en 1630. Son goût particulier le portait à peindre des sujets affreux, toujours des supplices et des bourreaux, des Prométhées, des Tantales, des SS. Jérômes, des Madelaines, ou autres, de nature maigre et décharnée. On ne

peut cependant s'empêcher d'y admirer un dessin correct et savant, beaucoup d'expression, une imitation fidèle de la nature. Il a gravé six planches à l'eau forte.

Il eut pour élèves,

Lucas Jordane,
Jean Do,
Henri le Flamand,
Bartholommeo Passante,
Aniello Falcone.

Ribera, sans doute, a été l'un des plus grands peintres que l'Espagne ait produits. Il suffit, pour en juger ainsi, de voir son S. Pierre délivré de la prison, et le pendant de ce tableau au monastère de l'Escurial; son Christ mort, aux Chartreux à Naples, et son Adoration des Bergers, au Musée. L'Espagne (1) possède la plus grande partie de ses ouvrages; ce qui les a rendus très-rares.

Le tableau que l'on voit ici gravé peut mériter l'attention sous le rapport du sujet; la richesse de la couleur lumineuse et brillante, le choix admirable des têtes, les belles formes et la grace des mains, la beauté des draperies, de la saillie et de la vigueur, nous font regarder

(1) L'on voit dans une des chapelles du château de Madrid, appartement du roi, une copie de celui-ci, qui est d'un faire mou, et peinte sans outremer.

ce tableau comme un des premiers chefs-d'œuvre de ce maître; aussi l'a-t-il signé ainsi: *Jusepe de Ribera, Espagnol. Academico Ro.no*, F. 1648. Nous ne craignons pas de dire que ce tableau, s'il n'est pas plus beau que ceux que nous avons eu occasion de citer, les égale dans toutes ses parties; dans le trait gravé, la tête de la Sainte-Catherine est totalement manquée: le temps n'a pas permis de la recommencer. Il sort de l'une des plus belles galeries de Gênes.



DON DIEGO VELASQUEZ DE SILVA, P.xit

hauteur 76 pouces ½, largeur 46 pouces ½, sur Toile.

bt. in 6,500 frs.

Don DIEGO VELASQUEZ DE SILVA,

Né à Séville en 1599, mort à Madrid en 1660, âgé de 61 ans;

Elève de François Herrera le vieux, et de François Pacheco

Son père, d'une famille illustre de Portugal, le fit élever avec soin. Après quelques études, il fit son *Vendeur d'eau* : cet ouvrage, qui pourrait être pris pour un beau tableau du Caravagge, lui fit une telle réputation, que Philippe IV voulut l'avoir. Ce prince fit aussi venir le peintre à sa cour en 1622, lui fit faire son portrait, le nomma peintre de son cabinet en 1623, et lui accorda une pension de vingt ducats par mois.

La manière de Louis Tristan, peintre habile, plut à Vélasquez, et il l'adopta pour le portrait. L'envie de voir l'Italie ne pouvait pas être différée par un aussi grand génie; il partit donc, et le roi lui accorda une somme considérable. Il revint en 1631, et prouva, par de nouveaux ouvrages, qu'il avait acquis tous les secrets de son art. Alors Philippe IV se l'attacha de plus en plus par plusieurs charges, et le nomma son premier peintre; il lui fit faire un atelier, dans son palais, où il allait souvent le voir travailler. Son estime s'accrut tellement pour Vélasquez, qu'il l'envoya ambassadeur à Rome auprès du pape Innocent X, et le chargea d'acheter des tableaux, des antiquités, et de copier ce qu'on ne pourrait pas

transporter. Velasquez revint en Espagne avec le Mitelli et le Collonna, pour peindre à fresque, sous sa direction, des plafonds dans le palais de Madrid. Tant de soins furent récompensés par la place de grand maréchal-des-logis de la cour, et le titre de chevalier de St. Jacques. Ses funérailles furent de la plus grande magnificence.

On ne lui connaît pour élève que le célèbre Murillo.

Paul Pontius a gravé de lui un portrait. Goya, peintre vivant, a gravé, à l'eau forte, une suite de divers tableaux du palais de Madrid, et plusieurs autres dans la grande collection que la cour faisait graver (1).

Les voyages de Velasquez en Italie agrandirent ses connaissances, sa réputation, au point que toute l'Europe desirait de ses ouvrages; mais très-peu passèrent dans la circulation. Il en existait plusieurs dans le Louvre, représentant les portraits de la maison d'Autriche. Ces tableaux ayant été abandonnés, le manque de soins en détruisit une partie, qui fut vendue, sans châssis, à la vente du dépôt de Nesle.

J'offre ici plusieurs tableaux de ce maître. Le premier représente Élie et Élisée dans le désert, petit tableau de celui, huit fois plus grand, qui

(1) L'on a peu suivi ce travail important : douze planches sont faites depuis long-temps, et n'ont pas paru. Je crois qu'en tout il y en a 24 à 36 achevées.

est au palais de Madrid. Le second représente un guerrier en pied : on prétend qu'il est le portrait de Cromwel ; je n'ai pas le loisir de vérifier le fait ; il me suffit de dire que c'est un chef-d'œuvre de l'art sous tous les rapports, et qu'il n'y en a pas de plus capital dans aucune collection, excepté à Madrid. Le troisième représente quelque grand personnage, très-jeune, occupé à la chasse. Le quatrième, le portrait du pape Innocent X, étude qui lui a servi à en faire plusieurs ; car il n'y a que la tête qui soit de lui, le reste est du Camail ou de plusieurs autres habiles mains ; et enfin le portrait de Philippe IV.

N.º 135. Ecole Espagnole. 1618, Seville.



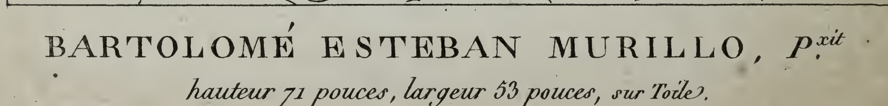
BARTOLOMÉ ESTEBAN MURILLO, P.xit

hauteur 59 pouces, largeur 40 pouces, sur Toile.



BARTOLOMÉ ESTEBAN MURILLO, *P.xit*

hauteur 71 pouces, largeur 53 pouces, sur Toile.



BARTHOLOMÉ ESTEBAN MURILLO,

Né à Pilas en 1618, mort à Séville en 1682, âgé de 64 ans;

Il fut Elève de Jean Castillo, son oncle.

Murillo se rendit à Madrid, et fut accueilli par Velasquez, son compatriote, qui lui procura les moyens de copier les chefs-d'œuvre que renferment l'Escurial et les palais du roi (1).

Tout concourut bientôt, par les soins de Vélasquez, à faire de Murillo un des plus grands maîtres. Ce génie neuf se créa une manière particulière, qui ne tient en rien à celle des autres maîtres.

C'est après des études variées qu'il vint montrer dans ses ouvrages les fruits qu'il en avait

(1) On saura qu'il fallait, même pour les voir, permissions sur permissions, et que non seulement les subalternes ne permettaient pas de dessiner des croquis, mais même d'écrire et de prendre des notes sur des tablettes. On ne sera donc plus surpris de la médiocrité où l'art est tombé à Madrid. Comment un jeune étudiant, quelquefois sans vêtemens, pourrait-il solliciter la faveur d'entrer dans ces palais, et apprendre les moyens que les grands maîtres ont employés pour s'élever à la perfection de leur art ? C'est par la facilité de voir ces chefs-d'œuvre et de les copier que l'on peut espérer de nouveaux talens ; c'est avec des encouragemens et des récompenses bien distribuées que l'on fera des artistes célèbres.

tirés. Toujours savant, toujours aimable dans ses compositions remplies de grace et de sagesse, c'est avec un coloris tantôt fort et vigoureux, tantôt argentin, qu'il a su représenter la nature sous des aspects divers. C'est un peintre exquis, que l'on aurait aimé à connaître. Sa touche facile peut quelques fois l'avoir égaré dans sa correction; mais son harmonie et sa couleur font oublier ce léger défaut.

L'histoire, le genre, le portrait, le paysage, tout a été aussi bien rendu par lui que s'il n'eût étudié qu'une seule partie. Il a beaucoup travaillé, et, malgré la prohibition espagnole, l'on a l'avantage de le connaître dans l'Europe.

Paris a presque perdu tout ce que l'on avait de lui dans les cabinets; les seuls ouvrages de ce maître, que j'y connaisse, sont au Musée.

Il faut le voir dans les seize tableaux à Santa-Maria-la Blanca; aux Capucins de Séville; son Portrait de Fostinio Nives; enfin à l'Escurial, et dans les différens palais du roi.

L'Angleterre possède tous ceux qui étaient dans les Pays-Bas et dans la circulation.

Il eut pour élèves,

Un fils, qui promettait; mais son desir de voyager le porta aux Indes orientales, où il mourut;

Et don Pedro Nunez de Villacencio.

Le premier tableau, ici gravé, représente la

Conception de la Vierge. Il provient du couvent des Carmes Déchaussés Caille dal Calla.

Le second représente la Vierge tenant sur elle l'Enfant-Jésus. Il provient de la collection du chevalier d'Azara (1).

Le troisième, S. Jean avec son agneau.

Les quatrième et cinquième représentent, l'un la Marchande d'eau, et l'autre le Muletier; collection du chevalier d'Azara.

Enfin les deux paysages viennent de Séville.

(1) J'ai acquis de M.gr Bardaqui, son héritier, plus de la moitié de la collection à Rome.

Ecole Hollandaise.

N.º 152. *prés de Leyden 1606.*



REMBRANDT VAN RYN, *P.xit*

hauteur 29 pouces, largeur 25 pouces, sur Toile.

REMBRANDT VAN-RYN,

Né dans un village près de Leyden, le 15 juin 1606, mort à Amsterdam en 1674, âgé de 68 ans.

Fils d'un meunier nommé Herman Gerretz Van-Ryn, il fut d'abord destiné aux sciences par son père, qui avait remarqué en lui un esprit au-dessus de son âge et de sa profession; mais en naissant son génie était consacré à la peinture, et sa gloire immortelle y était attachée. Plusieurs habiles maîtres ses contemporains le reçurent dans leur école; mais il ne prit d'aucun sa manière inimitable, il la créa lui-même, et personne encore n'a pu s'élever jusqu'à lui. C'est dans un moulin, qu'occupait son père sur les bords du Rhin, que Rembrandt, joignant à l'étude de la nature le fruit des leçons de ses maîtres, fit ses premiers ouvrages. Il était bien loin alors de s'apprécier ce qu'il valait déjà. Le prix que l'on mit à ses essais l'éclaira tout à coup. Ses succès multipliés l'engagèrent bientôt à s'établir à Amsterdam, où ses ouvrages étaient dans la plus grande estime. Son pinceau précieux avait alors cette force et ce feu qui l'a toujours caractérisé. Il acquit depuis une manière empâtée et hardie qu'il a toujours conservée.

Rembrandt peignit le portrait et l'histoire. Il excella particulièrement dans le premier de ces deux genres; mais ses tableaux d'histoire, si ad-

mirés des peintres pour l'expression et la hardiesse de l'exécution, perdent beaucoup aux yeux des savans. Sans noblesse dans la composition, sans observation de costume, sans égard pour les temps et les lieux, les traits d'histoire qu'il a voulu représenter offrent des scènes grotesques dans les situations que le pinceau ne saurait trop ennoblir. C'était un génie plein de feu sans élévation; le choix de ses sociétés composées de gens obscurs en est la preuve; et s'il voyait des personnes distinguées, ce n'était que pour en obtenir le prix de ses productions. L'avarice ternit un peu sa gloire; mais c'est peut-être à cette passion que l'on doit une grande quantité de tableaux que l'appât du gain lui fit faire, et dont, sans elle, nous aurions été privés. Rembrandt est aussi connu par ses gravures inimitables, dont l'œuvre monte à 500 morceaux: nombre inférieur à celui de ses tableaux: on y trouve son coloris et la force de son pinceau. Ce fut encore un moyen pour lui d'augmenter considérablement sa fortune. Enfin il suffit de dire qu'il faisait de son art un objet sérieux de spéculation, et que la gloire qu'il acquit ne fut presque pour lui qu'un accessoire au but qu'il se proposait. Il a laissé un fils nommé Titus, qui fut un de ses élèves, mais qui ne tient aucun rang dans les annales de la peinture.

Rembrandt est le premier qui ait établi des bases fixes pour l'harmonie, la force et l'effet.

Les grands principes qu'il a communiqués à ses élèves ont multiplié son nom par des tableaux tellement précieux et semblables aux siens, qu'ils se sont vendus publiquement par toute l'Europe pour de beaux ouvrages de ce grand maître. Si l'on eût été juste appréciateur des belles productions, on n'eût pas substitué le nom de Rembrandt aux noms des véritables auteurs de ces ouvrages; on eût sauvé ceux-ci de l'oubli, ou du moins on ne leur eût point enlevé cette réputation brillante que devaient nécessairement leur assurer des morceaux précieux. Le tableau, par exemple, très-connu en Europe, représentant Vertumne et Pomone, resta pendant vingt ans dans le cabinet de M. Gagny, où il fut toujours regardé comme étant sorti du pinceau de Rembrandt; et le chevalier de Reynolds l'acheta comme tel à la vente de ce même M. Gagny, et le paya 13,000 liv. Ce tableau appartient néanmoins à Gelder, qui en est le véritable auteur. Pour que de telles productions soient dignes d'attention et méritent une place dans les cabinets, il n'est pas nécessaire d'y voir le nom de Rembrandt; il faut s'attacher uniquement au mérite réel de la composition, et acheter en un mot, non pas le nom, mais l'art et le talent. Les tableaux d'Heyman Dullaert ont été vendus à Amsterdam, en vente publique, sous le nom de son maître et du vivant de Rembrandt. Ferdinand Bol, Govaert Flinck, Nicolas Maas,

Drost, et beaucoup d'autres, se sont attachés, au style et au genre de Rembrandt, qu'ils ont imité au point de tromper. Pour mettre à profit les leçons de ces maîtres célèbres, je conseille d'attacher un œil attentif sur leurs estampes, sur celles principalement qu'ils ont gravées eux-mêmes.

La manière de Rembrandt a été une excuse pour beaucoup de maîtres incorrects, qui n'ont vu en lui qu'un médiocre dessinateur; mais ils ont été dans l'erreur; car le dessin de cet artiste, pour être sans choix, n'en est pas moins savant, ni moins correct; et c'est surtout cette différence de dessin, qui est d'un grand secours pour reconnaître Rembrandt d'avec ses imitateurs. Combien de peintres n'ont pris de lui que le ridicule des costumes. Diétrich s'est plu de nos jours à suivre la manière de ce maître; mais il n'y a que des yeux peu exercés qui puissent s'y tromper.

Les plus beaux ouvrages de Rembrandt n'ont pas été portés au-delà de 17,120 liv., prix auquel fut porté le tableau gravé par Le Bas, que j'achetai à la vente du cabinet de Praslin, n.° 41 du catalogue de la vente, et qui orne maintenant le Musée Napoléon. L'on a vendu aussi à Londres la Femme adultère 4000 livres sterlings. Ce prix ne doit pas être regardé comme une base, mais une fantaisie.

Il eut pour élèves,

Gerard d'Ouw,
Ferdinand Bol,
Adrien Verdael,
Govaert Flinck,
Jacques Lavecq,
Nicolas Maas,
Paudits,
Drost,
Samuel Van-Hoogstraten,
François Wulfhagen,
Heyman Dullaert,
Godefroi Kneller,
Jurien Ovens,
Léonard Bramer,
Jean Ulric Mayer,
Gerbrand Vanden Eeckhout,
Arent (Arnoult) de Gelder,
Hollandois,

Manière dont il a marqué ses ouvrages R. H.

Les deux têtes ici représentées sont de sa plus belle manière, et la jeune fille peut être regardée comme un chef-d'œuvre.



CARLE DU JARDIN, P.xit

hauteur 33 pouces ½, largeur 44 pouces, sur Toile.

CARLE DUJARDIN,

Né à Amsterdam en 1640, mort à Venise en 1678, âgé de 38 ans;

Elève de N. Berchem.

Il alla de bonne heure en Italie, où il se livra alternativement à l'étude et aux plaisirs. Tous les tableaux de Dujardin furent recherchés à Rome et payés fort cher.

En retournant dans sa patrie, Dujardin s'arrêta à Lyon, où il fit beaucoup d'ouvrages; mais son gain, quelque considérable qu'il fût, ne suffit point à ses excessives dépenses; il fut accablé de dettes; et, pour y satisfaire, il fut réduit à épouser son hôtesse, déjà âgée, mais riche. Honteux de son mariage il revint à Amsterdam, où il fit quantité de tableaux dont il fixait le prix à son gré. Sa vieille femme lui rendant désagréable le séjour de cette ville, il alla pour la seconde fois en Italie, et se fixa à Venise.

Carle Dujardin n'a suivi que le genre, et non la manière de son maître. Les premiers ouvrages que nous connaissons de lui sont faits en Italie, et leur faire ressemble à celui de Jean Miel, Bamboche et Michel-Ange. Son retour à Amsterdam lui apprit bientôt que la peinture en petit demande plus de précieux et de vérité. Il étudia la nature, qui devint son seul guide; et, d'après

ce grand maître, il fit des progrès inconcevables: ses tableaux sont autant de chefs-d'œuvre. Il a peint l'histoire de grandeur naturelle; et ses productions en ce genre, sans être aussi parfaites que ses paysages, offrent des beautés de détail admirables (1). C'est en cherchant à vaincre les plus grandes difficultés de l'art que l'on s'élève au degré de perfection où il est arrivé. Son Charlatan dans la collection du Musée, qui fut vendu 20,000 livres, nous démontre sa belle manière de composer et d'exécuter. Il est gravé avec beaucoup d'esprit et de finesse par Boissieux, artiste distingué à Lyon, et au burin par David. Il y a encore dans la collection du Musée des vaches et des moutons d'un fini et d'une perfection rare. Ses ouvrages clairs, argentins et précieux, sont de la plus grande rareté aujourd'hui: leur prix est assez arbitraire, et augmente chaque jour. J'avoue que je connais peu de tableaux qui puissent égaler ceux de ce maître. Il a gravé à l'eau forte 52 planches, dont la dernière estampe représente une femme qui traverse un gué avec son mulet, et dont le tableau m'a appartenu; il fut vendu 6000 livres : il est maintenant à Londres. Ce maître a été peu copié.

(1) Tel qu'on le voit dans le Christ entre les Larrons, qui est dans la collection du Musée Napoléon.

Il eut pour élève,

Jacques Vander Does.

Le tableau dont on voit ici l'idée retracée fera plus particulièrement connaître la perfection du talent de Carle Dujardin : il me porte à dire qu'il n'existe rien de pareil dans aucune collection, tant pour le capital que pour la perfection, et que je le regarde comme le premier tableau de ce maître.

ÉCOLE FRANÇAISE.

L'ÉCOLE FRANÇAISE, déjà illustrée par les Poussin, Claude Lorrain, Le Sueur, Charles Le Brun, Bourdon, Lahyre, Mignard, Jouvenet, Lafosse, Parocelle, Boulogne, Watteau, Lemoine, Greuze, Vernet, Drouais, Vien, devait, au siècle de Napoléon-le-Grand, briller d'un nouvel éclat, et grossir ses annales par les David, Vincent, Menageot, Renauld, Girodet, Prud-Hon, Gerard, Gros, Guérin, Fabre, Berthelemi, Lethierre, Meynier, et tant d'autres artistes prêts à faire paraître de nouveaux chefs-d'œuvre.

La postérité aura peine à croire à tant de prodiges créés par l'encouragement et à la voix du monarque; mais le salon de 1808, publié par M. Landon, peut prouver à l'Europe éclairée que l'Ecole française est celle qui a mis le plus de sagesse dans ses compositions, et qui a cultivé le plus également toutes les parties de l'art pour atteindre la perfection dans tous les genres.

Les tableaux que j'ai réunis de cette école sont de

CLAUDE GELÉE dit LE LORRAIN, P.xit

hauteur 23 pouces, largeur 36 pouces, sur Toile.

CLAUDE GELÉE dit le Lorrain, P.xtre – Hauteur 23 pouces 1/4, largeur 36 p.ces 1/2, sur Toile.

CLAUDE GELÉE, dit LE LORRAIN,

Né dans le diocèse de Toul en 1600, mort à Rome en 1682, âgé de 82 ans;

Né de parens pauvres, on l'envoya à l'école où il n'apprenait rien. On le mit chez un pâtissier, où il ne montra pas plus de dispositions. Il trouva quelques camarades qui allaient à Rome, et partit avec eux. Il entra au service d'Augustin Tasse, peintre élève de Paul Bril. Ce maître lui apprit peu à peu les règles de la perspective. Une patience et un courage à toute épreuve lui firent surmonter tous les obstacles qu'il avait à vaincre; son esprit se développa, et la nature devint son unique modèle. A la campagne, il considérait ses effets, les dessinait et les peignait. Quel plaisir n'éprouvons-nous pas lorsque nous avons à parler du plus grand paysagiste du monde, lorsque nous voyons un travail long, pénible, réfléchi, triompher de toutes les difficultés! Exposé à l'intempérie de toutes les saisons, rien ne rebutait notre artiste. Ses yeux s'ouvraient avant l'aurore; il comptait la marche du soleil, la fixait d'heure en heure sur la toile; enfin le soleil disparaissait, et le forçait au repos; mais son génie veillait, il effaçait, recommençait un nouveau chef-d'œuvre. Glorifions-nous de ce que c'est un Français qui, dans le paysage, a montré le plus grand talent.

Le pape Léon X avait la plus grande estime pour Le Lorrain. Desirant le voir, il lui fit dire qu'il serait charmé de s'entretenir avec lui dans ses promenades. On a de ce peintre plusieurs estampes gravées à l'eau forte.

Ses ouvrages, recherchés dans toute l'Europe, sont devenus de la plus grande rareté. Le Musée Napoléon possède ses chefs-d'œuvre dans tous les genres. Sa Majesté l'Impératrice possède aussi les plus savans et les plus admirables. Peut-être ne produiraient-ils pas d'abord, aux yeux de tous, le même effet. C'est en les étudiant, c'est en comparant la nature, dont il ne s'est jamais écarté, que l'on jouira des merveilles répandues sur ses admirables tableaux. L'Espagne en possède six; l'Italie ou Rome, au palais Doria, plusieurs très-beaux. Le reste a passé presque entièrement en Angleterre.

Il eut pour élèves,

Dominique Romain,
Herman Swanevelde,
Augeluccio,
Le Courtois.

Sur quatre tableaux que j'ai fait graver ici, l'on remarquera, comme un de ses admirables ouvrages, *la Vue de la ville de Gênes*, prise de la rivière du Ponent, en face du Fanal. La limpidité des eaux, la variété des montagnes et la beauté du ciel, ne laissent rien à desirer. C'est un des plus

rares ouvrages de ce maître ; les figures sont de Philippe Lauri.

Le second est un Soleil couchant sur le tard ; l'harmonie, la tranquillité de la retraite, et aucun personnage ne venant interrompre cette scène paisible et muette, charment l'ame.

Le troisième représente la Vue de la ville de Venise. Nous avons à regretter, dans quelques retouches forcées, l'ignorance d'un nettoyage maladroit ; mais s'il ne conserve pas toute l'intégrité de sa valeur, il n'est pas moins précieux par les parties qui y sont conservées.

Le quatrième est une de ces vues riches qui tiennent aux belles compositions du Poussin. Comme tableau, c'est une production des plus piquantes que Le Lorrain ait exécuté dans ses premières études.

C'est à Florence, à Lyon et à Gênes, que je me suis procuré ces quatre tableaux.

Ecole Française.



FABRE, artiste vivant à Florence, P.xit

hauteur 9 Pieds, largeur 14 Pieds, sur Toile.

Par M. FABRE,

Elève de David.

Ulysse faisant enlever les flèches de Philoctete.

Ce morceau fut exécuté à Rome pour milord Bristol. C'est le plus grand tableau que cet habile maître ait fait. Style, couleur et exécution, tout rappele les grands principes qu'il a puisé à l'école de son maître, dont il honorera la mémoire. Il traite l'histoire, le portrait, le paysage avec le même succès. Sa mort d'Abel et ce tableau-ci, le place au rang des grands maîtres.

In 1809 Lebrun issued a fuller Cat. in two volumes. A copy is in the N. G. (A.1.1.22/3.).